



## IDÉES

# L'animalisme

## va-t-il trop loin ?

Pour les antispécistes, rien ne saurait justifier l'exploitation de l'animal par l'homme. Leur remise en question radicale de notre alimentation, de l'écologie et de l'humanisme interroge autant qu'elle dérange

**L**e 19 mars, quatre militants se tenaient à la barre du tribunal de grande instance de Lille, accusés d'avoir commis, quelques mois plus tôt, des actes de dégradation contre des boucheries du Nord et du Pas-de-Calais. Leur cause : l'antispécisme. Représentent-ils un extrémisme marginal ? L'avant-garde d'une tendance en extension ? Les actes de vandalisme de commerces de viande vont-ils se multiplier sous l'assaut de ces défenseurs de la cause animale, qui demandent une égalité de considération morale pour toutes les espèces sensibles ? L'association L214, qui défend le véganisme et l'abolition de l'élevage, se borne à introduire des caméras cachées dans les abattoirs et les fermes industrielles pour dénoncer les conditions insupportables qui y sont faites aux animaux. Mais les membres de l'association 269 Libération animale, sans en appeler directement au vandalisme, prônent la désobéissance civile et l'action directe, tel le blocage des abattoirs. Pour tous, l'objectif est le même : l'abolition totale de l'exploitation animale.

Loin de la rue et des tribunaux, dans les salons du débat d'idées, un autre combat se livre – plus discret, mais non moins violent. Paul Ariès, auteur d'une *Lettre ouverte aux mangeurs de viande qui souhaitent le rester sans culpabiliser* (Larousse, 180 pages, 9,95 euros), a ainsi mené dans nos colonnes,

en janvier, une attaque au bazooka contre les adeptes du véganisme, qu'il accuse d'être « des apprentis sorciers » et d'ouvrir « des boulevards aux idéologies les plus funestes ». Réponse de David Olivier, fondateur en 1991 des *Cahiers antispécistes* : « Sous le terme fourre-tout de végans, Paul Ariès s'en prend surtout aux antispécistes, dont la vision est à l'opposé de la sienne, naturolâtre et fixiste. Il est vrai que l'antispécisme, comme tout progrès civilisationnel majeur, heurte facilement nos sensibilités traditionnelles. » Et il ne s'agit là que d'un échantillon des noms d'oiseaux avec lesquels s'invectivent, à coups d'essais, de tribunes ou de débats télévisés, ceux que ce sujet divise.

### ABOLIR LES CAGES

Et pour cause ! De par ses conséquences pratiques, l'antispécisme ne remet pas seulement en question toute notre tradition alimentaire : il bouscule méchamment notre rapport à la nature, voire notre définition de l'humanisme. Autant dire une révolution. Tel est d'ailleurs le titre, *La Révolution antispéciste* (PUF, 2018), de l'ouvrage publié sous la direction d'Yves Bonnardel, Thomas Lepeltier et Pierre Sigler, qui fait le point de manière relativement exhaustive sur les tenants et aboutissants de ce concept.

Parmi ceux – de plus en plus nombreux – qui s'indignent des mauvais traitements infligés aux animaux d'élevage, on distingue



**« LES ANIMAUX  
COMPTENT PARCE  
QU’ILS SONT  
SENSIBLES.  
LEUR EXISTENCE  
NOUS OBLIGE »**

**CORINE PELLUCHON**  
philosophe

deux grands courants d'idées. Le premier, le plus couramment partagé, est le welfarisme, de l'anglais *welfare*, « bien-être » : il s'agit d'un mouvement réformiste qui ne vise pas à abolir l'exploitation animale mais à limiter la souffrance qu'elle génère – il promeut notamment un élevage et un abattage plus respectueux des animaux, afin que leur bien-être soit pris en compte. Le second, l'antispécisme, découle directement du terme qui lui est opposé, le spécisme : un concept forgé en analogie avec les termes racisme et sexisme, en 1970, par le psychologue britannique Richard D. Ryder, et popularisé quelques années plus tard par le philosophe australien Peter Singer dans un livre majeur, *La Libération animale* (1975).

Comme le raciste et le sexiste, qui n'ont pas la même considération morale envers des personnes en fonction de leur supposée race ou de leur sexe, le spéciste établit une hiérarchie entre les espèces. Autant dire que nous le sommes tous, ou presque : depuis Aristote, nous admettons la prééminence de l'espèce

humaine sur toutes les autres, et nous nous réservons la mise en œuvre d'une éthique de la personne. Pour l'antispéciste, en revanche, l'espèce (à l'instar de la « race » et du sexe) ne peut constituer un critère pertinent de considération morale. Seul l'intérêt des individus est à prendre en compte, plus encore quand ils sont capables de plaisir et de souffrance. « Je soutiens qu'il ne peut y avoir aucune raison – hormis le désir égoïste de préserver les privilèges du groupe exploitateur – de refuser d'étendre le principe fondamental d'égalité de considération des intérêts aux membres des autres espèces », écrit Peter Singer.

« L'idée n'était pas de réclamer une égalité de nature ou de traitement entre les humains et les animaux, mais de pointer une faute dans le raisonnement et d'affirmer que d'autres espèces que la nôtre ont droit à voir leurs intérêts pris en compte, précise la philosophe Corine Pelluchon. *Les animaux comptent parce qu'ils sont sensibles. Leur existence nous oblige.* » Selon cette logique, les poissons, les vaches, les cochons et les poules ont un inté-



rêt évident à ne pas souffrir et à ne pas se faire tuer. La science ayant par ailleurs montré – de façon récente au regard de notre histoire – que l'homme peut rester en bonne santé sans consommer de produits d'origine animale, le mouvement antispéciste conteste donc la légitimité de l'élevage, de la pêche et des abattoirs. Quand le welfarisme cherche à agrandir les cages, l'antispécisme, lui, vise à les abolir.

Ce radicalisme est loin de convaincre le plus grand nombre. *« L'antispécisme pose une question intéressante, qui touche à la fois une fibre implicite et essentielle – la raison pour laquelle nous traitons notre espèce différemment des autres – et l'un des aspects les plus quotidiens de notre alimentation »*, souligne Thierry Hoquet. Ce philosophe des sciences ne s'en dit pas moins mal à l'aise face aux interdits alimentaires stricts prônés par cette doctrine radicale, qu'il compare à *« une pensée religieuse »*. *« Cela m'a été utile de réfléchir à ce que je mettais dans mon assiette, mais l'acte de manger ne se limite pas à respecter des impératifs éthiques. Il comporte également des aspects nutritionnels, gastronomiques et culturels – ce que nous appellerions aujourd'hui le "vivre-ensemble" »*, souligne-t-il.

#### DEVOIR D'INGÉRENCE ANIMALE

Manger de la viande? Se l'interdire? Pour le philosophe Emanuele Coccia, il s'agit tout simplement d'un faux débat. *« Nous ne sommes pas des plantes, nous ne sommes donc pas capables de vivre sans toucher à d'autres êtres vivants, sans leur arracher leur chair, leur vie et leur énergie, rappelle-t-il. Pour le dire de façon négative: notre vie est toujours*

*un sacrifice d'autres êtres vivants, animaux ou végétaux. Pour le dire de façon positive: notre vie est la chance de réincarnation donnée à des poulets et à des salades. »* Plutôt que d'essayer de se blanchir la conscience en ne mangeant pas les êtres qui souffrent, il serait préférable de *« resacraliser l'acte de l'alimentation, d'en faire une sorte de rituel qui nous oblige à nous souvenir, chaque fois qu'on mange, qu'on prend la vie d'une autre espèce »*. Pour l'auteur de *La Vie des plantes* (Rivages, 2016), l'antispécisme, en se préoccupant des intérêts des bêtes, a *« étendu le narcissisme humain au royaume animal »*: Darwin nous ayant appris que notre propre espèce appartenait au règne animal, il devient de plus en plus difficile de manger ceux qui nous ressemblent, car ils sont devenus des presque nous-mêmes.

Si la révolution antispéciste devait advenir, notre alimentation en serait donc profondément modifiée. Mais les politiques d'environnement également! Car, contrairement à ce qu'on pourrait croire, la pensée animaliste est difficilement compatible avec la protection de l'environnement telle que la conçoit aujourd'hui les écologistes. Si le fondateur des *Cahiers antispécistes*, David Olivier,

**« JE CONTESTE  
LA PERTINENCE  
DE L'ÉTHIQUE  
ENVIRONNEMENTALE,  
CAR JE NE LA TROUVE  
PAS FONDÉE SUR  
DES ARGUMENTS  
RATIONNELS »**

**THOMAS LEPELTIER**  
essayiste antispéciste



constate que ces deux mouvements « ont en commun d'aller au-delà de la simple satisfaction à court terme des intérêts humains », il rappelle d'ailleurs que l'antispécisme s'est développé en France « selon un axe résolument antiécologiste, antinaturaliste ».

Pour les antispécistes, en effet, la préoccupation va à l'« individu » – qu'il s'agisse d'une chèvre, d'un moineau ou d'une limande. A leurs yeux, l'écologie (du grec *oïkos* : maison) devrait avant tout consister à gérer la maison commune – la Terre – dans l'intérêt de tous ses habitants sensibles. Pour les écologistes, en revanche, la préoccupation va à l'espèce : ils s'inquiètent de l'équilibre global présent dans les écosystèmes, et ils considèrent la souffrance et la mort animales comme les composantes nécessaires de la dynamique naturelle – comme en atteste la volonté de réintroduire des prédateurs dans les réserves animalières.

« Personnellement, je conteste la pertinence de l'éthique environnementale, car je ne la trouve pas fondée sur des arguments rationnels », précise ainsi l'essayiste antispéciste Thomas Lepeltier. A ses yeux, un loup est susceptible de souffrir en tant qu'individu, et il a un intérêt à préserver son intégrité physique : il faut donc en tenir compte. « Mais l'espèce, elle, n'a pas d'intérêt propre, pas plus que l'écosystème auquel elle appartient : ce ne sont que des concepts. Si j'avais une politique environnementale à mener, elle ferait plutôt en sorte que les individus qui peuplent cet écosystème aient une meilleure condition de vie. »

Si les antispécistes sont unanimes à vouloir abolir la chasse, la pêche et toute action humaine entraînant la souffrance ou la mort animale, certains poussent le débat plus loin encore. Doit-on, se demandent-ils, venir en aide à des êtres sensibles qui souffrent pour des raisons indépendantes de notre volonté, dans leur milieu naturel, où règne cruauté et loi de la jungle ? « Cela pose-t-il un problème moral que des lions mangent des gazelles ? Autrement dit : y a-t-il une nécessité morale à tenter de les en empêcher ? », reformule Thomas Lepeltier. C'est la même question qu'avec

*l'ingérence politique. Elle est à deux niveaux : ai-je le droit d'intervenir ? Et, si oui, est-ce que je ne vais pas causer plus de tort en le faisant qu'en ne le faisant pas ? »* Il n'a pas la réponse, mais nous invite à y réfléchir.

L'essayiste le reconnaît volontiers : les modalités de cette intervention planétaire restent entièrement à définir. Mais, « toutes choses égales par ailleurs, un monde sans prédation me paraît meilleur qu'un monde avec prédation », insiste-t-il. Derrière l'égalité de justice revendiquée pour tous les êtres sensibles, ressurgit ainsi, une fois encore, la toute-puissance humaine. Car il ne s'agit pas ici, comme le soulignait dans nos colonnes (« Le Monde des livres » du 2 mars 2018) le philosophe Bruno Latour, « de reconnaître dans les autres espèces d'autres manières de vivre, mais d'étendre au contraire à tous les vivants la vision morale des humains. S'il faut critiquer l'idée même de cette nature où les lions mangent les gazelles, c'est au nom de la culture des humains sensibles à la cruauté ».

#### UNE NÉGATION DE L'HUMANISME ?

Sur le plan philosophique, enfin, l'antispécisme pose une question de fond particulièrement clivante : de quel humanisme est-il le nom ? Dénonçant « l'empire des bons sentiments », le philosophe Jean-François Braunschtein estime que « la folie animalitaire actuelle est celle d'un humanisme envahissant qui veut plaquer les valeurs humaines sur l'ensemble de la nature » (*La Philosophie devenue folle*, Grasset, 2018). L'anthropologue Jean-Pierre Digard, spécialiste de la domestication



animale, affirme que l'antispécisme s'est mué en un antihumanisme, « à force, pour servir sa cause, d'accuser de tous les maux et de diaboliser les humains, en particulier les éleveurs » (*L'animalisme est un anti-humanisme*, CNRS Editions, 2018). Le philosophe Francis Wolff, quant à lui, détaille dans *Trois utopies contemporaines* (Fayard, 2017) les raisons pour lesquelles nouer avec d'autres espèces des relations d'égalité morale est, à ses yeux, une négation de l'humanisme.

L'argument ne convainc pas Corine Pelluchon, pour qui ce mouvement est au contraire « l'occasion de repenser un nouvel humanisme, et de concevoir l'humain autrement que comme un être qui a besoin de dominer les autres pour affirmer son identité ». Pour autant, l'auteure d'*Ethique de la considération* (Seuil, 2018) estime que l'antispécisme est un concept dépassé. « C'est un mot péjoratif, qui souligne une discrimination. Or, aujourd'hui, il ne s'agit plus tant de dénoncer les préjugés expliquant la maltraitance animale que de mettre en œuvre une éthique et une politique prenant au sérieux le fait que les animaux comptent. Depuis les textes de Peter Singer, rien n'a changé ou presque, concrètement, en ce qui concerne la condition des animaux d'élevage. Cela veut dire qu'il faut changer d'approche. » ■

CATHERINE VINCENT